



Enseignante à la retraite, Madeleine Miron écrit depuis l'adolescence.

Elle a à son actif huit recueils de poèmes et trois ouvrages en prose. Elle travaille actuellement à mettre la touche finale à deux recueils de poèmes et à poursuivre l'écriture du deuxième tome de son roman intitulé « Mathilde Imbeault ».

Née en 1942 au début de la colonisation de l'Abitibi, Madeleine Miron réside toujours sur la terre ancestrale défrichée par ses parents.

Madeleine Miron

L'âme en attente

Poèmes / recueil 4



L'ÂME EN ATTENTE

Poèmes

Madeleine Miron

Recueil no 4

Auteure: Madeleine Miron

Conception graphique: Fernand Miron

Pages couverture: Maxim Larivière, Virtua

Dépôt légal: 2^e trimestre de 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© 2020. tous droits de reproduction réservés

ISBN: 978-2-925084-03-7

Diffusion et distribution:

Madeleine Miron

669 Chemin des Rangs 4-5 Ouest

Saint-Vital de Clermont, Qc., J0Z 3M0

tél.: 819-333-5306

Fernand Miron

Courriel: champimirov@hotmail.com

Ouvrages de Madeleine Miron publiés à compte d'auteur:

Poésie

1-La grande illusion, 1957 à 1962, 76p.

2-L'ombre du cygne, 1962 à 1964, 40 p.

3-Tant d'espoirs, tant de rêves, 1967 à 1972, 132 p.

4-L'âme en attente, 1972 à 1975, 56 p.

5-Nuit et lumière, 1975 à 1977, 52 p.

6-Interlude hivernal, 1977 à 1978, 52 p.

7-Scènes intemporelles, 1979 à 1980, 48 p.

8-L'emprise des saisons, 2008 à 2012, 52 p.

Récit

9-Lettres à mon père, 2000 à 2004, 312 p.

Romans

10-Le difficile passage, 1996 à 2000, 140 p.

11-Mathilde Imbeault, tome 1, 2000 à 2007, 396 pages.

12-Mathilde Imbeault, tome 2, en écriture.

L'ÂME EN ATTENTE

L'ABITIBI

C'était le grand projet ...
Le salut du peuple ...
La Terre promise !

Ils vinrent nombreux.
Quel dut être leur émerveillement
En descendant ces larges rivières,
En découvrant ces forêts immenses,
En côtoyant cette faune abondante,
En prenant possession de leur terre !
Quel sentiment de fierté a dû être le leur !

Beaucoup repartirent.
Avaient-ils perdu tout contact avec la nature ?
Ont-ils refusé l'interminable labeur ?
Ont-ils été laissés à eux-mêmes,
Incompris, méprisés ?
Ils n'ont pas su faire de ce pays le leur.

De ceux qui sont restés,
Nous sommes les dignes fils.

NOVEMBRE

Il était une fois
Un peuple vaincu
Qui pour survivre
Se referma sur lui-même
À l'ombre du conquérant.

Le temps passa
Le faisant s'accroître.

Or, un jour, sans bruit d'armes,
Ce peuple prit conscience de sa force,
Se découvrit des valeurs,
Retrouva confiance en lui-même,
Foula aux pieds la peur,
Redressa fièrement la tête
Et se mit en marche vers son destin.

Quel était le nombre des marcheurs ?
Nul ne le savait avec précision
Jusqu'à l'heure du rassemblement.

Ce soir de novembre
Les vit arriver de partout,
En si grand nombre
Que le pouvoir passa entre leurs mains.

Et ce fut pour eux une joie, une fierté indicible,
Une détermination plus grande que jamais
À devenir indépendants et responsables.

Je suis ce peuple.

ELLE ET L'AUTRE

Il était parti ;
Il est revenu.

Elle dont il se croyait l'esclave
Et qu'il maudissait en rêvant d'une autre.
Aujourd'hui, il la regarde avec amour.
Bientôt, il l'étéindra, la baisera
Et demain, il vivra avec elle.

Il avait entendu les siens la décrier,
En était venu à la voir avec leurs yeux:
Froide, possessive, ingrate,
S'était détourné d'elle
Et était parti vers l'autre.

L'autre, l'affriolante,
Lui avait apporté l'argent,
La facilité, de nombreuses relations
Et en surcroît la dépendance et l'ennui.
Aux yeux de tous, il avait réussi.

De lui, le bonheur fuyait de plus en plus loin.
En lui la nostalgie s'amplifiait de jour en jour.
Les liens anciens lui paraissaient bien doux ;
Il se remémorait sa campagne natale
Et se plaisait à la combler de vertus.

Il n'est plus lié à la ville ;
Il appartient à la terre.

LE RUISSEAU

Je gardais de lui l'image
D'un être solitaire, paisible
Malgré ses accès de fureur
Lors de la fonte des neiges
Ou des brusques orages d'été.

Prenant sa source quelque part dans les rochers,
À travers les bouleaux et les trembles,
Il descendait en serpentant jusqu'aux marécages.

Il n'est plus le même :
Il a été arrêté dans sa marche,
Emprisonné, maîtrisé, transformé.
Il a perdu sa liberté.

Les castors se le sont approprié
Et en ont fait leur domaine.
Les orignaux viennent s'y nourrir et s'abreuver,
Les canards y prendre leurs ébats.
Les hommes le visitent
Pour se détendre ou tuer.

De loin, je vois briller l'eau du bassin,
S'étendre les barrages et les huttes,
Se dresser, à demi-inondés, les troncs rongés
Et frémir en août les feuilles aux teintes d'automne.

L'on dirait un village
Qui serait devenu une ville.